

les manches qu'elle aura retroussées pour son travail ; et soyez sûr que si vous avez une dame avec vous, elle ne taxera pas d'étroitesse ou de scrupule cette campagnarde, mais elle admirera plutôt spontanément cette distinction native de la race qui pénètre si avant *dans les terres*.

Et supposez maintenant que vous alliez faire une visite dans n'importe laquelle de nos honnêtes familles et que par impossible madame ou mademoiselle, en retard dans leur toilette, osent paraître au salon en déshabillé, en peignoir, la dame qui vous accompagnera sera spontanément scandalisée d'un pareil laisser-aller.

Comment se fait-il alors qu'on endorme si bien ce sens inné des convenances qu'on a devant les petites tenues d'intérieur et que les soi-disant grandes tenues du bal, du théâtre ou de la promenade avec leurs nudités inexcusables, trouvent trop peu d'adversaires ?

Qui s'est élevé, en effet, ces années dernières, qui s'insurge aujourd'hui, même parmi les femmes honnêtes, même parmi les parents chrétiens, contre les manches trop courtes ou trop diaphanes ?

N'est-ce pas le petit nombre ?

Qui combat le décolletage scandaleux de la majorité des toilettes de rues ou de maison d'un certain monde ? Qui se scandalise de ces honteuses et impudentes transparences qui permettent au premier venu de se renseigner exactement sur la qualité ou l'absence des vêtements de dessous de tant de malheureuses ?

Qui fait la croisade de la moralité des habits de femmes ?

Sont-ce les époux ? sont-ce les frères ? sont-ce les pères et les mères ?

Non !

Les prêtres et les éducatrices de nos couvents restent pratiquement seuls avec quelques parents à combattre ce bon combat.

Chez les autres, c'est l'aveuglement. Personne ne paraît plus se douter qu'à tolérer de semblables costumes, non seulement les vraies convenances sont douloureusement blessées, mais qu'un père ou une mère offrent par le fait même, leur fille, un frère offre sa sœur, un époux, son épouse en pâture au vice qui les guette